

## NOTES ET DOCUMENTS

---

### AUTOUR D'UNE ÉTYMOLOGIE :

Fr. *clenche* > hong. *kilincs* " poignée de porte ".

---

L'excellent travail de M. Jean MELICH, professeur de linguistique slave et hongroise à l'Université de Budapest, [*Magyar Nyelv*, 1914, t. X, 390], a incontestablement prouvé l'existence de mots d'origine française dans le vieux hongrois. Nul ne peut douter que *tárgy, botos, csemelet, lakat, Lajos, Páris, mester, kilincs* < v. fr. *targe, botes, chamelot, loquet, Loïs, Paris, maistre, clenche* soient dus aux nombreux colons français qui trouvèrent en Hongrie un accueil hospitalier pendant le règne de la glorieuse dynastie des Árpád. La liste de ces mots d'emprunt pourra être certainement augmentée; mais d'autre part une autre question non moins importante reste à élucider : à quel dialecte appartenaient ces mots français ? Il nous semble qu'un de ces mots nous donne à ce sujet une réponse assez nette.

Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche*. Le mot hongrois signifie « loquet, poignée de porte ». Le mot français est d'origine germanique (Braune, *Zschft*, XIX, 348) et a son point de départ dans la forme francique *klinka*. Comme les mots germaniques en passant dans le galloroman changent *i* en *e*, le résultat en vieux français ne peut être autre chose que *clenche* (à peu près *klēnčə*), forme qu'exige le phonème ancien du mot hongrois. Mais en ce qui concerne le dialecte du centre, cette forme appartient à l'époque préhistorique du français, elle est par conséquent antérieure au XI<sup>e</sup> siècle. A l'époque où la possibilité matérielle de l'emprunt existait, *en* et *an* étaient déjà confondus en un son identique et de timbre vélaire; dès le XI<sup>e</sup> siècle il ne peut plus être question d'un *ē* (< *en*). D'après M. W. MEYER-LÜBKE (*Hist. Grammatik* § 61) l'orthographe hésite entre *en* et *an*, mais cette dernière graphie est plus fréquente. La *Légende de St. Alexis* (manuscrit de Hildesheim) confond *en* et *an* dans l'écriture et dans l'assonance, la *Chanson de Roland* en fait autant et même la *Chanson de St. Léger* semble présenter quelques exemples de ce phénomène. En outre, il n'est pas sans impor-

tance de constater que *en* ne se trouve jamais en une laisse assonancée avec *e* non nasal, comme c'est le cas pour *ĩ* qui assonne avec *i*. Dès lors il nous est impossible d'expliquer l'*i*-ou l'*e* du mot hongrois en remontant à la forme francienne du mot ; le français du centre ne peut être considéré comme le point de départ du mot hongrois.

Déjà M. Jean MELICH a invoqué à l'appui de sa thèse le fait que les dialectes normand, picard et wallon distinguent jusqu'à nos jours *en* de *an*. A notre point de vue, les deux premiers de ces dialectes ne peuvent entrer en ligne de compte, puisque le normand et le picard gardent le *k* initial latin et germanique intact devant *a*, et ainsi le *cs* (= *ĉ*) du mot hongrois ne saurait provenir d'une forme *klenk*(*a*). Le wallon moderne par contre, nous présente les formes suivantes : *kliš*, *klië*, *klił*, *klëč*. Au point de vue de la signification, nulle difficulté. REMACLE (*Dict. wallon-français*, 2<sup>e</sup> éd., II, p. 174) dit ce qui suit : « *klichett* s. clinche, bascule du loquet, chevillette, sorte de clef de bois très simple des anciennes fermetures ; loquet, fermeture telle quelle que l'on met aux portes qui n'ont pas de serrure. Par extens. pêne en bois ». Et nous lisons chez A. BODY (*Vocab. des tonneliers, tourneurs, ébénistes*, etc., 1868, p. 33) : « *clichette* s. f. (t. d'ébén.) Chevillette, sorte de clef de bois fort simple qui était adaptée aux anciennes portes des maisons. Du dial. ard. Dim. de *cliche*, clinche ». Voici enfin le témoignage de J. SIGART (*Dict. du w. de Mons et de la plus gr. partie du Hainaut*, 2<sup>e</sup> éd., p. 124) : « *cliche*, *chichette*, *cliquette* s. f. cliñde, clenche, targeite, bouton, crosse de porte. »

Toutes ces significations s'accordent exactement avec le sens du mot hongrois. Il reste à examiner le phonème qui présente quelques difficultés, dont la première est l'absence de la nasalisation. Les formes données par les dictionnaires sont *cliche*, *clichette* (*clichette* est certainement une coquille), de même que les textes que j'ai consultés ne connaissent que les formes sans nasalisation. *Clinche* n'est mentionné que par M. J. FELLER (*Essai d'orthographe wallonne*, p. 92) qui cependant n'a pas précisé la signification du mot. Je me suis donc adressé personnellement à M. Feller, qui m'a assuré que certains patois connaissent la forme *klëč*. D'autre part il ne faut pas oublier que toutes ces formes appartiennent à des patois dans lesquels la dénasalisation est plus ou moins répandue, de sorte que les Wallons de certaines contrées prononcent même le français en dénasalisant les voyelles nasales et l'on ne peut découvrir la trace de l'ancienne nasalisation que dans une certaine affection gutturale de la voyelle, ainsi *pradre* pour *prendre*, *qkor* ou *qkor* pour *encore*, *vetsek* pour *vingt cinq*. (indi-

que la résonance gutturale). Il est très difficile de fixer l'époque où se produisit d'abord ce phénomène, car d'un côté la tendance est encore aujourd'hui d'une forte vitalité, comme le prouvent les formes wallonnes *daque* (< all. *dank*), *môde* (< fr. *monde*) et d'autre part des mots comme *kipagneie* ( $\approx$  *compagnie*), *kibin* ( $\approx$  *combien*) et peut-être même notre *kliche* indiquent qu'au temps de la réduction des atones libres en  $a > i (> \ddot{u})$ , c'est-à-dire très anciennement, la nasalisation était déjà disparue. Un article du *Projet de Dictionnaire wallon* (p. p. la Société Liégeoise de Litt. W. Liège 1903-04) mettra peut-être mieux en lumière les rapports entre les divers patois au point de vue des voyelles nasales : TCHIN (*čč*) s. m. [Etym : Du latin *canem* m. s.] Dial. *tchin* (*è* nasal) Liège, Namur, Gaumais, à Verviers et à Jupille *tchin* (*è* avec résonance gutturale à la fin d'un groupe de mots, *tché* ailleurs qu'à la finale) ; *tchi* (*i* avec résonance gutturale) Nivelles, Jodoigne ; *tchē* (*é* nasal) Viesville ; *tché* Hervert, Borinage ; *tien* (*tyē*) Tournai. »

En dehors de la forme *klčč* encore existante, nous aurions encore un argument à produire. Le Wallon qui parle français appelle la poignée de la porte *clinche* (au lieu de *clenche*) et considère le mot comme français (Remacle le mentionne aussi comme tel). Or cette forme, qui est connue dans la France de l'Est en dehors de la Wallonie aussi, n'est autre chose qu'une forme francisée du mot wallon, dans laquelle, à la place de la résonance gutturale, on a substitué la nasalisation suivant l'analogie de tant d'autres mots existant dans les deux langues. Ce phénomène est des plus fréquents non seulement en Wallonie, mais partout où l'on parle indifféremment le patois et le français.

L'i du mot wallon nous pose un autre problème : en effet la dénasalisation de *klčč* devait donner *kleč*. Comme il ressort de l'exemple que j'ai cité ci-dessus, dans certains patois (Nivelles et Jodoigne) *i* correspond à *ē*. Quoique, actuellement, d'autres patois présentent aussi *kliš*, *klič*, il n'est pas impossible que cette forme ait eu son point de départ dans les patois qui présentent un *i* et qu'elle se soit répandue dans les autres en prenant la place de la forme autochtone ; mais nous n'avons là-dessus aucun renseignement sûr. L'influence d'un patois wallon sur un autre est un phénomène fréquent, comme le prouvent les nombreuses formes dénasalisées du patois de Liège, qui ne dénasalise pas dans les mots héréditaires. Comme l'exemple de *tchin* le prouve le passage de *č* à *i* est un fait relativement récent et ainsi *kliš*, *klič* n'aurait pris la place de la forme originaire qu'au cours des deux ou trois derniers siècles. Si l'on n'accepte pas cette hypothèse, il faudra supposer que le mot wallon est dû à un emprunt plus récent que celui

du mot français *clenche*. Les mots germaniques qui ont passé un peu plus tard dans le français conservent leur *i* de sorte qu'à une époque, le wallon aurait pu avoir une forme *klinč̃a*. Dans certains patois dénasalisants le mot se serait changé de bonne heure en *klič̃(a)*, et c'est la forme que la plupart des patois wallons ont conservée, tandis que dans d'autres patois *i* aurait donné régulièrement *e* devant *n*. Et, enfin, l'*i* pourrait être dû à la forme diminutive très fréquente *klichette*, où l'*e* atone libre (de *kleč̃(a)*) se serait transformé en *i* comme de règle ; d'ici l'*i* aurait pénétré dans la forme originaire, ou bien la forme *cliche* aurait pu être refaite sur *clichetté*. Quelle que soit d'ailleurs l'explication que nous donnerons de cette transformation phonétique, il est acquis que la vieille forme wallonne a été *klč̃nč̃(a)*. Cette forme s'adapte exactement au mot hongrois, de sorte qu'au point de vue phonétique il n'y a aucun obstacle à supposer que la langue d'origine pour le mot hongrois était le wallon.

Quant aux conditions matérielles de l'emprunt, c'est un fait généralement connu qu'au moyen âge de nombreuses colonies wallonnes vinrent s'établir en Hongrie (cf. Jean KARACSONYI, *Magyar Nyelv*, 1906, t. II, p. 273 ; AUNER, *Századok*, 1916, t. L, p. 28, et *Magyar Nyelv*, 1914, t. X, p. 420). Dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle les établissements wallons et français s'échelonnaient le long des deux routes principales qui reliaient l'Orient à l'Occident.

Le mot *kilincs* est le seul, parmi les mots hongrois d'origine française que nous avons mentionnés, dont nous puissions affirmer la provenance wallonne. Pour la plupart de ces mots, faute d'indices phonétiques, il nous est impossible de déterminer le dialecte d'origine. Par contre il est certain que le mot *mester* 'maître' ne peut provenir du mot wallon : le groupe final *str* a donné en wallon *ss* : *mess*. Or l'assimilation de *t* à *s* est très ancienne, plus ancienne que l'amuïssement des consonnes finales ; le développement de \**volis-tu* > \**vous-te* > *vous-se* (pron. *vuss*) le met hors de doute. De même *mustár* < *moustarde* (dont l'origine française est d'ailleurs très contestable) ne peut venir du wallon (*mostade* < *mostarde*) car le changement *s* > *š* devant une consonne ne s'est jamais effectué en wallon ; or le mot hongrois suppose une forme avec *št* et dans *mustár* et dans *mester*. D'autre part rien ne nous empêche de supposer que nos mots français dont une partie est d'origine wallonne proviennent de sources différentes à des époques différentes.

(Budapest).

GÉZA BARCZI.